



LITTÉRATURE

Jean-Paul Dubois, égarements et accommodements  
Page F 4

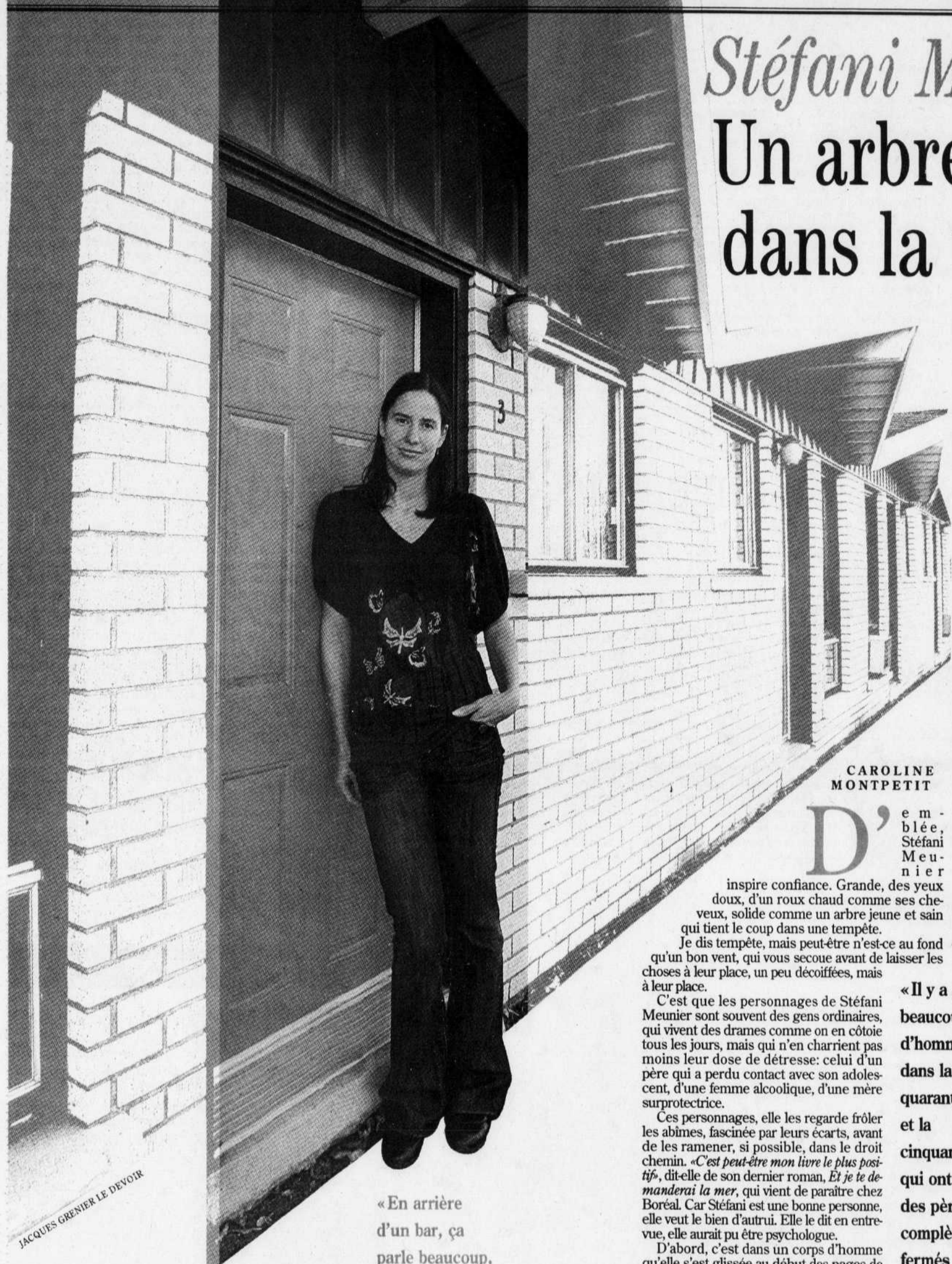


ESSAI

La Job de Pierre Falardeau  
Page F 6

# LIVRES

## Stéfani Meunier Un arbre dans la tourmente



de en cas de séparation.  
«Il y a eu beaucoup d'hommes dans la quarantaine et la cinquantaine qui ont eu des pères complètement fermés, qui ont eu, ensuite, des fils avec qui ils ont eu de la misère à communiquer. Mais ils essaient de s'en sortir», dit-elle. Elle-même est d'ailleurs mère d'un jeune garçon depuis quatre ans. «Mais je pense qu'on amplifie parfois les différences entre les hommes et les femmes, dans beaucoup de domaines, même celui de la sexualité.»

Comme dans son roman précédent, Stéfani Meunier exploite ici le milieu des bars avec sa population étrange, évoluant dans un monde fermé, qui maintient une impression de familiarité un peu factice. Stéfani Meunier connaît cette faune nocturne, elle qui a longtemps travaillé dans un petit bar de campagne, à Saint-Adolphe-d'Howard, où elle vit. Poste d'observation privilégié, cet emploi lui a permis de garder un œil sur l'espèce humaine, qu'elle dépeint dans ses romans. Et peut-être de tracer le portrait de ce personnage de Sarah, *barmaid* alcoolique qu'on retrouve dans *Et je te demanderai la mer*.

«J'ai beaucoup aimé ce travail, dit Sarah dans le livre. Je me suis amusée. Mai j'ai changé, petit à petit, sans trop m'en rendre compte. J'ai appris à être méchante et à faire peur à un gars soûlé de cent cinquante kilos, je suis devenue plus dure, indifférente à tous ces problèmes devant moi, et quand je ne pouvais pas être indifférente, quand la carapace ne se mettait pas en place automatiquement, je buvais.»

«J'ai gagné ma vie dans ce domaine-là durant quelques années, dit pour sa part Stéfani Meunier en entrevue, infiniment plus sage, infiniment plus rangée que la Sarah du livre. C'était dans un petit bar de village typique avec tout ce que cela comporte. C'est pas toujours joyeux, mais c'est un monde assez fascinant. En arrière d'un bar, ça parle beaucoup, des fois ça dit n'importe quoi, des fois ça "bullshit", mais des fois cela finit par dire de vraies choses», se souvient-elle.

Le bar est aussi l'un des rares endroits où l'on peut rencontrer un autre encore inconnu, le regarder chanter et danser par exemple, alors que tant de choses se passent désormais sur Internet. Et c'est l'endroit rêvé pour examiner les alcooliques, personnages qui inspirent beaucoup la sage Stéfani.

«L'alcoolisme, c'est une maladie, mais dont on peut se soigner. J'en ai connu beaucoup. Et il me semble que, souvent, ce sont des gens qui ont eu une vie différente, plus intense. C'est dommage parce qu'ils gâchent leur vie et finissent par devenir insupportables», dit-elle.

Toute sage qu'elle est, Stéfani Meunier est captivée par ce qui ne lui ressemble pas. Et le pouvoir d'imagination ne lui fait pas défaut pour combler les vides. N'a-t-elle pas écrit tout un roman qui se déroule à New York alors qu'elle n'y a jamais mis les pieds? «En voyage, je préfère la ville à la campagne», dit-elle.

Dans le roman de Stéfani Meunier, il y a d'ailleurs aussi la mer, comme endroit où se retrouver, comme endroit où renaitre après un échec, une déroute.

En commençant ce roman, Stéfani Meunier avait d'abord pensé écrire un recueil de nouvelles, revenant ainsi à ses premières amours. Elle a en effet d'abord publié le recueil *Au bout du chemin*, qui a ensuite été suivi par trois romans. Puis, de page en page, elle s'est tant attachée à son histoire que celle-ci est devenue roman, les personnages s'ajoutant autour de Dan, tous en quête d'un mieux-être qui n'est pas très loin, à portée d'amour en fait.

Des gens qui ressemblent à ses personnages, Stéfani dit en croiser tous les jours dans la vie. Ils portent en eux une détresse banale. Et peut-être n'est-elle pas, au fond, si étrangère qu'elle le dit à leurs déroutes. Mais qu'elle se contente de les fréquenter par procuration, de les suivre jusqu'au point de non-retour, pour garder le pouvoir de leur prendre la main, de les ramener vers le bonheur, juste avant qu'il ne soit trop tard.

Le Devoir

CAROLINE MONTPETIT

D'emblée, Stéfani Meunier

inspire confiance. Grande, des yeux doux, d'un roux chaud comme ses cheveux, solide comme un arbre jeune et sain qui tient le coup dans une tempête.

Je dis tempête, mais peut-être n'est-ce au fond qu'un bon vent, qui vous secoue avant de laisser les choses à leur place, un peu décoiffées, mais à leur place.

C'est que les personnages de Stéfani Meunier sont souvent des gens ordinaires, qui vivent des drames comme on en côtoie tous les jours, mais qui n'en charrient pas moins leur dose de détresse: celui d'un père qui a perdu contact avec son adolescent, d'une femme alcoolique, d'une mère surprotectrice.

Ces personnages, elle les regarde frôler les abîmes, fascinée par leurs écarts, avant de les ramener, si possible, dans le droit chemin. «C'est peut-être mon livre le plus positif», dit-elle de son dernier roman, *Et je te demanderai la mer*, qui vient de paraître chez Boréal. Car Stéfani est une bonne personne, elle veut le bien d'autrui. Elle le dit en entrevue, elle aurait pu être psychologue.

D'abord, c'est dans un corps d'homme qu'elle s'est glissée au début des pages de ce roman. Celui de Dan, nouveau propriétaire d'un motel, qui a laissé derrière lui un fils avec qui il n'arrive plus à communiquer. Surgira cependant, dans ce motel où par définition chacun est au départ anonyme, un autre enfant, portant pour sa part le fardeau d'une mère alcoolique, et vers qui Dan détournera toute son affection. Des liens se tisseront, donc, entre ces êtres à la dérive, qui finiront par reprendre pied dans la tourmente.

«J'ai beaucoup aimé me glisser dans des personnages d'hommes», dit celle qui a choisi d'utiliser trois narrateurs différents, une mère, un père et un enfant, pour tisser ce récit, un procédé qu'elle avait déjà exploité dans son roman précédent, *Ce n'est pas une façon de dire adieu*. En entrevue, elle reconnaît que plusieurs hommes vivent des impasses avec leurs enfants, alors que les femmes en ont encore majoritairement la gar-

«Il y a eu beaucoup d'hommes dans la quarantaine et la cinquantaine qui ont eu des pères complètement fermés»

«En arrière d'un bar, ça parle beaucoup, des fois ça dit n'importe quoi, des fois ça "bullshit", mais des fois cela finit par dire de vraies choses»

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

## Sarah Palin et les livres

GILLES ARCHAMBAULT

Déjà, dans les années vingt, André Gide déplorait, dans *Les Caves du Vatican*, qu'il y ait «tant de gens qui écrivent et peu de gens qui lisent». André Gide, dont *L'Immoraliste* aurait sûrement figuré dans la liste des exclusions que Sarah Palin, l'inénarrable colistière du père McCain, a fait imposer dans son Alaska, berceau comme on sait de la culture occidentale.

Comment s'en étonner lorsqu'on apprend dans *Le Monde des livres* grâce à Philippe Sollers que, sous sa gouverne, on y a banni Anthony Burgess, Faulkner, Rousseau, Soljenitsyne, Aristophane, Salinger et même Steinbeck. Peut-être avait-on songé aussi à bannir *La Case de l'oncle Tom* et *Alice au pays des merveilles*? Ces gens-là, qui font des condensés de la Bible leur lecture quotidienne les jours où ils ne sont pas oc-

cupés à empêcher leur prochain de vieillir en paix, ne s'occupent des livres que dans la mesure où ils peuvent leur servir.

Sollers évoque l'institut pudibond maternel de Sarah Palin. Je n'en suis pas si sûr. À mon sens, il s'agit plutôt de l'expression d'une ignorance de croquemitaine. Quand on a une confiance illimitée dans les lois répressives, il n'est que normal que les livres apparaissent comme des périls éventuels. De tout temps, les religions n'ont jamais agi autrement. Dans ces cénacles, on aime interdire, la Terre ne devient ronde qu'au moment où vraiment il n'est plus possible de soutenir le contraire au risque de passer pour attardé mental. Quoique certaines prises de position de l'Eglise à propos du sida en Afrique laissent pantois pour peu qu'on ait une conscience humaniste.

Mais revenons à la dame Palin. Avec un patronyme

comme celui-là, moi, je serais tenté d'écrire des romans. *How I Killed my Lover*, par exemple, n'est-ce pas déjà un titre de *best-seller* prometteur? Mais non, elle a choisi la politique, la pure et dure, celle qui mène au pouvoir manière *Law and Order*.

Le plus étonnant pour moi n'est pas qu'elle soit parvenue, la Sarah, à ce poste. Quand on veut, on peut, comme le prétend je ne sais quelle publicité. Je serais plutôt surpris qu'on ne souligne pas à gros traits la sottise, le ridicule d'interdits de cette nature. Retirer des bibliothèques des livres qui appartiennent au trésor culturel de l'humanité est la preuve de l'ignorance la plus crasse.

Et devant une ignorance de cet ordre, rien ne vaut l'arme de la dérision. Le recours à Voltaire ou à Swift par exemple. Le fanatisme est avant tout risible.

Collaborateur du Devoir



REUTERS/JOHN GRESS

## LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Jacques Godbout et ses tacots

Sa vie en 26 autos et en couleurs

STÉPHANE BAILLARGEON

Le Grand Prix de Formule 1 du Canada est mort cette semaine et dans son nouveau livre Jacques Godbout rappelle que cette course, ou du moins l'idée d'un Grand Prix montréalais, fut inventée par Hubert Aquin, passionné de bolides et de vitesse.

«Parti en Europe, en compagnie de Jean Le Moine, dans le cadre d'un projet de films sur la francophonie, Aquin avait abandonné dans un hôtel parisien le vieil écrivain pour se précipiter en Italie discuter avec Fangio, le champion de l'heure, l'idée d'un Grand Prix automobile de Montréal dont il avait situé la piste sur l'île Sainte-Hélène, écrit l'autre romancier-cinéaste. À son retour, Hubert a pu annoncer fièrement la tenue prochaine de la course, le plan du circuit était publié dans Perspectives, un encart en couleurs glissé dans le journal du week-end. [...] Un romancier a inventé le circuit "Gilles Villeneuve".»

Une anecdote parmi vingt et cent relayées par cette curiosité livresque intitulée *Autos biographie*. Un autre Jacques, le chroniqueur automobile Duval, a lui-même baptisé *AUTOBiographie* ses propres mémoires publiés l'an dernier. Dans les deux cas, les septuagénaires refont le parcours de leur vie en parlant des véhicules qui l'ont jalonné. Leur vie comme bagnole...

Le récit de Jacques Godbout commence en évoquant sa toute première voiture, un landau fabriqué en Angleterre dans lequel sa maman le laissait couché sous des montagnes de couvertures sur le balcon, par des froids sibériens. Les propos et confidences avec automobiles se referment sur l'évocation du corbillard motorisé qui, un jour ou l'autre, l'empêtera vers son dernier sommeil.

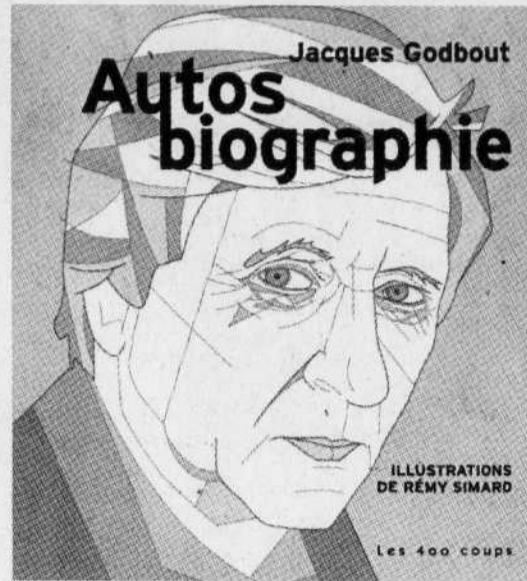
Entre les deux, le mémorialiste du pousse-pousse et de la Volvo propose 24 autres courts chapitres, des vignettes existentielles racontant tour à tour sa brillante maîtrise d'un tracteur dans la ferme à tabac de la famille, ses tribulations pour obtenir un permis de conduire en fraude ou l'achat d'une première belle à moteur, une Coccinelle acquise à crédit en Éthiopie. Le texte est agrémenté de dessins de Rémy Simard, dont le style rétro accentue l'impression de feuilletter un vieux roman graphique.

## Souvenirs et personnages

Les véhicules stimulent les souvenirs, qui oscillent autour de personnages importants de l'histoire du Québec. Jacques Godbout se remémore son ami d'enfance Robert Bourassa, qui lui prédisait à douze ans, dans l'autobus du boulevard Saint-Joseph, qu'il allait devenir premier ministre du Québec. Il raconte une délirante équipée de nuit aux commandes d'un camion militaire en compagnie de Pierre Bourgault, son compagnon de l'armée canadienne. Il évoque André D'Allemagne, autre pionnier du Rassemblement pour l'indépendance nationale, qui le transportait dans sa grosse Buick vert foncé vers les bureaux de la MacLaren Advertising Agency, où ils rédigeaient ensemble des textes publicitaires en 1958.

«Il jouait souvent sur la table à manger, avec des soldats de plomb, les batailles perdues de Napoléon, écrit l'autobiographe. Il affirmait chercher dans ce jeu des stratégies de conquête de l'indépendance de la Laurentie. Il espérait même un jour confier le trône de ce nouveau pays au comte de Paris.»

Les historiens démèleront l'enchevêtrement de souvenirs où se mêlent aussi Marilyn ou Gerald Go-



din. Notons déjà l'absence quasi totale d'autocritique dans cette *Autos biographie*, si ce n'est dans certaines pages un peu plus attendrissantes sur les rapports difficiles de l'écrivain avec son père. Jacques Godbout ne daigne même pas revenir de manière sévère sur son film *L'Affaire Norman William* retraçant son «ami québécois» Pierre Maltais, devenu gourou de secte en Europe, accusé par le Tribunal de la jeunesse du Québec d'avoir «abusé sexuellement de jeunes garçons».

La tôle se froisse. L'ode à l'automobile en général et à celles de sa vie en particulier finit par énerver royalement. La petite introduction de quelques paragraphes, une décoction imbuvable d'arguments fallacieux, témoigne d'une adoration béate et pour tout dire aussi naïveuse que scandaleuse pour les «chars».

L'auto est «plus qu'un symbole, elle est la liberté [...], écrit J. Godbout. *L'automobile, c'est la démocratie. [...] Liberté de mouvement, égalité sur la route, fraternité devant la pompe à essence. Les seules révolutions qui nous ont apporté le bonheur, on le sait, sont celles du moteur à explosion. Les autres annonçaient des dictatures.*»

Du futurisme à la Marinetti, le style en moins, et un siècle trop tard... Dans cette pochade autodérivoire, il n'y a rien sur l'étalement urbain, la crise pétrolière ou l'idéologie sociale de la bagnole. Il n'y a rien sur l'autoroute métropolitaine, l'échangeur Turcot, les parkings à ciel ouvert et les autres si formidables progrès induits par cette liberté de mouvement. Il ne reste que des mémoires éthérés, «un divertissement littéraire», dit la quatrième de couverture, sur un double sujet pas toujours si rigolo, soit Jacques Godbout et ses tacots.

Le Devoir

## AUTOS BIOGRAPHIE

Jacques Godbout  
Illustrations de Rémy Simard  
Les 400 Coups  
Montréal, 2008, 152 pages

EN BREF

## Le Clézio au Québec

une causerie en fin de journée à la librairie Olivieri.

Le nouveau Prix Nobel de littérature, Jean-Marie Gustave Le Clézio, sera de passage au Québec cette semaine. Il sera d'abord dans la Vieille Capitale lundi à titre de membre du jury du Prix des cinq continents de la francophonie. Le prix sera remis en fin de journée au Capitole. Il sera ensuite mercredi à l'Université de Montréal. Jeudi, l'écrivain doit participer à



J.-M. G. le Clézio

québécois, tel que cela était déjà prévu avant qu'il ne soit couronné du Nobel. — *Le Devoir*

POLAR

## Un ange dans l'enfer du Sud

MICHEL BÉLAIR

Autant vous prévenir: cette sombre histoire de tueur en série vous jettera par terre. Austère, écrite avec tout ce qu'il faut de poussière, de sang et de sueur à même les ornières et l'humidité stagnante du «deep South américain» des années 1930-40, cette longue saga raconte la pénible histoire de Joseph Vaughan. C'est un personnage que vous n'oublierez pas de sitôt.

Tout s'amorce alors que la Seconde Guerre mondiale menace en Europe et que les paysans d'Augusta Falls en Georgie se montrent soupçonneux face à ces fermiers aux noms étrangers installés là, pour tant, depuis des décennies. À la petite école du village, d'abord, puis tout

au long de sa triste vie, Joseph verra disparaître tous ceux qu'il aime et de façon plus spécifique, une à une, des petites filles victimes d'un détraqué qui les découpe grossièrement en morceaux après les avoir violées. Il y en aura trois, puis bientôt dix, sans que cela semble vouloir se terminer un jour... Un petit matin pourtant lumineux, à quelques jours de son 15<sup>e</sup> anniversaire, Joseph découvre lui-même le corps mutilé de Virginia Perlman, pas loin de chez lui. La macabre série de meurtres ne s'arrêtera vraiment que 30 ans plus tard, dans une chambre d'hôtel où un homme agonise près du corps de l'assassin qui aura finalement presque réussi à ruiner la vie de Joseph, et même à le faire condamner à sa place...

Heureusement, Joseph Vaughan est un homme aux ressources insoupçonnées. Sans jamais oublier les cris silencieux des victimes innocentes, il quittera d'abord la Georgie pour Brooklyn afin d'oublier les puanteurs du Sud. Bientôt, il se libérera de ses démons en se mettant à écrire et il deviendra célèbre... de multiples façons que l'on ne vous racontera évidemment pas ici. Version profane de l'agneau de Dieu portant tous les péchés du monde, Joseph Vaughan est une sorte d'ange rédempteur particulièrement touchant; c'est à coup sûr un personnage admirable dont l'histoire vous hantera longtemps comme le souligne Michael Connelly sur la page couverture de l'édition française.

Le lecteur aura aussi l'occasion de noter, en troisième de couverture, à quel point la vie de R.J. Ellory, l'auteur, est tout aussi tourmentée que celle de Joseph puisqu'après

avoir tâté du foyer d'accueil et de la prison, il a joué de la guitare dans un groupe rock avant de publier ce roman à l'écriture puissamment évocatrice que la critique a partout qualifié d'«immense». Clin d'œil amusant, le livre se termine sur une fausse coupure de presse tirée du supplément littéraire du *New York Times* du 15 août 2005. On y parle du plus récent livre de Joseph Vaughan, une sorte d'autobiographie publiée sous le titre anglais (*A Quiet Belief in Angels*) du bouquin que vous êtes précisément en train de terminer...

Le Devoir

## SEUL LE SILENCE

R. J. Ellory  
Traduit de l'américain  
par Fabrice Pointeau  
Éditions Sonatine  
Paris, 2008, 498 pages

**Olivieri**  
librairie • bistro

Mercredi le 15 octobre  
19 h 00

ORGANISATION INTERNATIONALE DE  
**la francophonie**

739-3639 : Rés. obligatoire  
5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges

**Célébration du Prix des cinq continents de la Francophonie 2008**

Lauréat 2008

**Hubert HADDAD**  
pour *Palestine*  
Éd. Zulma

En présence des membres du jury

**JMG LE CLEZIO**  
Prix Nobel de littérature 2008

Lise Bissonnette, Présidente  
Monique Ilboudo  
Vénus Khoury-Ghata  
Pascale Kramer  
Henri Lopez  
Lyonel Trouilliot  
Wilfried N'Sondé, Lauréat 2007

Causerie, lectures, signatures et vin d'honneur.

Éditions Notabene  
Des livres pour savoir

Clément Moisan  
**Écritures migrantes et identités culturelles**

Après le grand succès de *Ces étrangers du dedans*, Clément Moisan revient sur le sujet avec *Écritures migrantes et identités culturelles*.

www.editionsnotabene.ca

PRÉFACE DE JACQUES LANGUIRAND

Jean Proulx  
**La Chorégraphie divine**  
Essai sur le cosmos

196 PAGES, 19,95 \$, ISBN 978-2-89448-559-0

Comme un chef d'orchestre dirigeant un formidable dialogue entre physique, métaphysique et mystique, Jean Proulx nous invite à participer à la splendide chorégraphie cosmique que dévoilent ces trois regards sur l'univers. Les trois figures de ce grand ballet cosmique sont celles du pouvoir créateur de l'Être, de la lumière de la Conscience et du souffle de l'Amour.

SEPTENTRION.QC.CA  
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES

EMMANUEL AQUIN

LEMEAC

**Phénix**

« Dans un style précis et nerveux, fait de phrases courtes, souvent très belles, Emmanuel Aquin creuse le sentiment de culpabilité, le désir de se réinventer, la difficulté de briller "après avoir été centre toute sa vie". [...] On serait par ailleurs étonné qu'un producteur ne voie pas dans *Phénix* le potentiel d'un fameux scénario. »

— Tristan Malavoy Racine, *Voir*

(514) 524-5558 lemec@lemec.com Québec

Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
vous donne rendez-vous aux

**Midis littéraires**  
de la Grande Bibliothèque

Rencontre avec l'écrivain  
**Gilles Tibo**  
animée par Aline Apostolska

Gilles Tibo est l'un des auteurs préférés des jeunes, grâce surtout à la série *Noémie*. Son œuvre, couronnée de nombreux prix, comprend également des romans pour adolescents et pour adultes.

Les Midis littéraires de la Grande Bibliothèque, une série de conversations avec des écrivains d'ici et d'ailleurs.

à l'Auditorium  
de la Grande Bibliothèque  
le mardi 14 octobre 2008  
de 12 h 30 à 14 h

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal  
Berri-UQAM  
Renseignements : 514 873-1100 ou 1 800 363-9028  
Entrée libre  
www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales  
Québec

## LITTÉRATURE

## La brume s'est levée



DANIELLE LAURIN

Troisième roman, quatrième livre de Stefani Meunier depuis neuf ans. On aime de plus en plus. Cette façon d'instaurer un climat. De nous donner à voir. Et à entendre. Cette façon de fouiller les âmes, aussi.

L'impression de voir un film défiler, sur fond de musique. Une petite musique mélancolique, qui s'insinue. Tandis qu'en voix hors champ, les personnages se racontent, cherchent à comprendre ce qu'ils font dans cette histoire, dans cette vie qui les dépasse.

Ils sont trois dans *Et je te demanderai la mer*. Trois à prendre la parole, à tour de rôle. Trois à nous faire voir et entendre le monde, la vie, les autres, eux-mêmes, chacun de leur point de vue. Exactement comme dans le roman précédent de Stefani Meunier, *Ce n'est pas une façon de dire adieu*.

Encore une fois, au début, on ne sait pas. On ne comprend pas pourquoi, tout à coup, la narration change de ton. On lui en veut presque, à la romancière, de nous priver de cette voix à laquelle on s'était attachés.

Mais tout de suite, on est pris. On est saisi par la force de cette autre voix, qui monte. Et de cette autre, encore, qui arrive. Puis ensuite, ça va de soi, elles s'entrecroisent, ces voix, tout naturellement.

Première voix: celle d'un homme en fuite. Il a quitté sa femme. Il a coupé les ponts avec sa vie d'hydrobiologiste. Avec son fils jeune ado, aussi.

Il est seul. Il est dans un motel délabré, glauque. Il vient à peine de débarquer là, il est le nouveau proprio de l'endroit: «C'était un trou parfait. Je voulais m'y entermer.»

Il semble détaché de tout, de lui-même pour commencer. Il passe ses journées, ses soirées à ne rien faire de sa peau, avec la musique comme seul réconfort. Arrive une femme bizarre, paumée. Et son fils jeune

ado. Qui s'installent dans une chambre. Où ils resteront plusieurs mois. La femme est alcoolique, violente, elle maltraite son enfant. Le proprio du motel va prendre le garçon sous son aile, lui servir de père de substitution: «J'ai pensé que c'était triste, un enfant si vieux.»

C'est toujours lui qui raconte, le proprio, pour l'instant. Il raconte comment il s'attache à ce garçon, se sent coupable de ne pas s'occuper de son fils à lui. Et comment il passe son angoisse dans les travaux de rénovation du motel.

Il dit: «[...] comment avais-je pu réussir à oublier mon fils, cette petite chose qui avait hurlé dans mes bras, puis souri, qui avait dit papa, auto et pipi avec plein de fierté dans la voix, qui avait grandi trop vite, en me tirant des larmes?»

En toile de fond, des images de la mer. La mer immense, les abysses et les monstres marins, pour lesquels le garçon du motel va développer une passion. Et la mer des vacances, les poissons multicolores, qui appartient aux souvenirs heureux de l'homme, avec sa femme et son enfant. Pourquoi ce bonheur lui a-t-il été enlevé? Comment les choses se sont-elles gâchées? Il tente de comprendre.

Puis il se décide, il appelle son fils. «Je lui ai dit que j'étais désolé d'avoir disparu si longtemps, d'avoir fui, de m'être caché. Que tout serait différent, maintenant. Que je serais là pour lui. Tout le temps. Chaque fois qu'il voudrait, et même s'il ne voulait pas.»

Changement de registre. C'est l'ex-femme qui parle tout à coup. Mais elle prend son temps. Ne nous donne pas d'emblée sa version des faits. C'est-à-dire: pourquoi ça n'a pas marché entre elle et lui.

Non. Elle nous parle de son enfance, plutôt. D'une scène vécue au bord de la mer. Un traumatisme lié à la mort de quelqu'un. Étonnante entrée en matière de sa part, mais on l'écoute, on est sous le charme de son étrangeté.

Et puis, par bribes, on y arrive. Cette femme qu'on a vue froide, méprisante dans l'œil du mari, confie: «J'ai eu peur de m'attacher aux choses et aux gens, sans vraiment m'en rendre compte. Et je suis devenue exigeante. Pour moi et pour les autres. Exigeante parce que je ne peux pas concevoir qu'on perde son temps. Ça m'exaspère. Parce que la vie est si courte.»



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Stefani Meunier publie son troisième roman, *Et je te demanderai la mer*.

Et ainsi de suite. On alterne entre la voix de la femme et celle du mari. On en apprend un peu plus sur ses obsessions à elle, ses peurs, son attitude surprotectrice avec l'enfant. Et sur sa lâcheté à lui, sa façon de faire l'autruche, de nier l'évidence.

En soi, c'est une réussite, ça. Le fait d'être parvenue à rendre, avec justesse et émotion, les deux points de vue, dans ce couple malheureux, incompatible. Mais Stefani Meunier va encore plus loin.

Au moment où on ne s'y attend plus, une troisième voix fait son entrée. Pas celle du fils, non. Une autre, étonnante. Que vous découvrirez. Qui vous fera vibrer.

S'ouvrira alors une toute autre perspective. Se lèveront dès lors de grands pans de brume qui enveloppaient l'histoire en train de se jouer. Tous les morceaux vont s'attacher ensemble, finalement.

Et c'est là que l'on peut parler, dans *Et je te demanderai la mer*, d'une certaine maturité. Maturité dans l'écriture qu'a acquise Stefani Meunier depuis neuf ans.

Comment dire? On a toujours apprécié, dans ses livres, l'état d'entre-deux où elle plonge ses personnages, la plupart du temps étrangers à eux-mêmes. Mais on a l'impression qu'ils lui échappent moins cette fois. Est-ce parce qu'ils leur permet de retrouver pied?

Il y a de la clarté derrière la brume, il y a des raisons d'espérer malgré le climat de flottement. Oh, il y a bien quelques routes secondaires, empruntées par la romancière, dont on se serait passés. Mais au fil d'arrivée, la route est dégagée.

Collaboratrice du Devoir

## ET JE TE DEMANDERAI LA MER

Stefani Meunier  
Boréal  
Montréal, 2008, 177 pages

## ROMAN QUÉBÉCOIS

## Confession d'un paria

*Les Chenilles du brigadier*, une descente aux enfers sur fond de critique du sectarisme écologiste et de la psychose pédophile

CHRISTIAN  
DESMEULES

Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage. On connaît la chanson. C'est de cette façon qu'un mensonge répété cent fois se transforme peu à peu en vérité. Même le chien finira par y croire.

Pour son second roman, Louise Dubuc persiste à fouiller les zones d'ombre, à explorer le roman comme un lieu de suspension du jugement moral, révélateur sans fin des passions humaines les plus secrètes. Elle affectionne les personnages de loups solitaires, hommes et femmes, innocents et vulnérables, repoussés malgré eux dans les marges.

Plus sage que son premier titre, *La Fille de l'Ouest* (2006), plus bridé, bien que peut-être plus provocateur dans ses intentions, *Les Chenilles du brigadier* est la descente aux enfers d'un homme ordinaire qui s'articule autour de deux pôles assez bien marqués: une critique du sectarisme écologiste et un exemple par l'absurde de la psychose pédophile qui semble s'être emparée de nos sociétés occidentales — au point parfois de faire de chaque homme un agresseur sexuel potentiel. D'un automobiliste le responsable direct du réchauffement climatique. D'un amateur de viande rouge un être dénué de toute compassion.

Roméo Marcheterre, homme assoiffé d'humanité, épicien tendant à la huzerne. On comprend pourquoi: «Elle était le seul être humain à prononcer mon nom», dirait-il.

Jusqu'au jour où l'homme aux rêves brisés, privé des seuls plaisirs de sa vie — l'amitié, le travail, la bonne cuisine —, fera le pas en avant qui le séparerait encore du gouffre qu'on lui désignait depuis le début. Comme quelqu'un souffrant de vertige, il aura l'impression que le vide l'attire. Il finira par s'y jeter malgré lui. La démonstration est implacable.

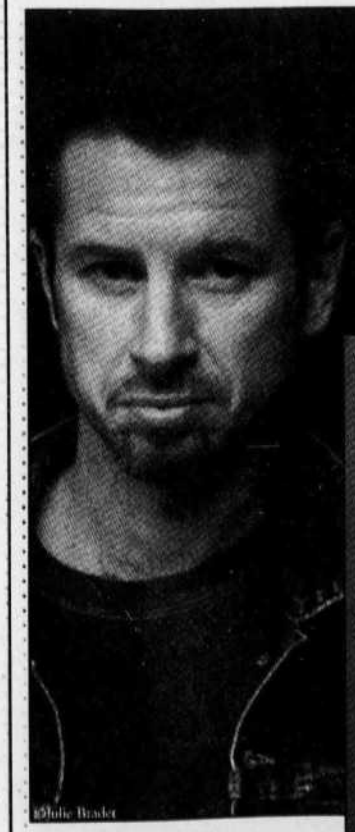
Malgré la fin qui pourra sembler précipitée, Louise Dubuc mène jusqu'au bout *Les Chenilles du brigadier* avec une jolie dose d'imagination et d'humanité. Un solide et percutant commentaire social. Un roman convaincant.

Collaborateur du Devoir

LES CHENILLES  
DU BRIGADIER

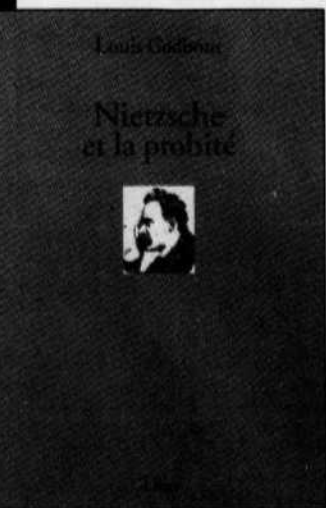
Louise Dubuc  
Leméac  
Montréal, 2008, 160 pages

éditions Liber  
Philosophie • Sciences humaines • Littérature



Louis Godbout

*Nietzsche  
et la probité*



232 pages, 22 dollars

ANTONINE MAILLET



Le  
mystérieux  
voyage de  
Rien

« Antonine Maillet célèbre 50 ans de publication en nous offrant un nouveau roman empreint de philosophie mais aussi d'une grande tendresse. »

— Jade Bérubé, *La Presse*

« Le *Mystérieux Voyage de Rien* n'est pas tout à fait un roman, ni tout à fait un récit. Il est le roman de la création qu'elle a écrit sans but, sans chercher de sens, sans vouloir donner de leçon. Rien impose sa propre vie à Antonine Maillet, qui a pris un plaisir incalculable à la suivre pendant les mois d'été, saison où habituellement elle prend congé de l'écrit. »

— Mannon Guilbert, *Le Courrier de Montréal*

(514) 524-5558 lemec@lemec.com

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS  
LIVRES

Résultats des ventes: du 30 septembre au 6 octobre 2008

## ROMAN

- 1 LES CHEVALIERS D'ÉBERAUME T. 12  
Anne Robillard (De Mortagne)
- 2 L'ODE À LA JOIE  
A.B. Winter (Un monde différent)
- 3 LES ACCOUCHEUSES T. 3: LA DÉROUPE  
Anne-Marie Sicotte (MLB)
- 4 MILLÉNIUM T. 1, T. 2 et T. 3  
Stieg Larsson (Actes Sud)
- 5 LA GRANDE MASCARADE  
A.B. Winter (Un monde différent)
- 6 M. ET MME JEAN-BAPTISTE ROUET  
Denis Monette (Logiques)
- 7 CHÈRE LAURETTE T. 1  
Michel David (Hurtubise HMH)
- 8 DEPUIS LA FENÊTRE DE MES CINQ ANS  
Arlette Cousture (Libre Expression)
- 9 GIN TOMIC ET CONCOMBRE  
Rafaelle Germain (Libre Expression)
- 10 MISÉRÈRE  
Jean-Christophe Grangé (Albin Michel)

## OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 LE GARDE DE L'AUTO 2009  
Denis Duquet / Gabriel Gélinas (Tricarré)
- 2 À QUI FERAIS-JE DE LA PEINE SI...  
Jacques Salomé (de l'Homme)
- 3 MON HISTOIRE  
Julie Couillard (de l'Homme)
- 4 LES PETITES BOUCHES À NOURRIR  
Sandra Demeules (Quebecor)
- 5 L'AUTO 2009  
Jacques Duval (La Presse)
- 6 KILO CARDIO  
Huot / Lavigne / Bourgeois (de l'Homme)
- 7 L'ANNUEL DE L'AUTOMOBILE 2009  
Collectif (Autojournal)
- 8 BÔTES À LUNCH SANTÉ  
Geneviève O'Glehan (La Semaine)
- 9 LA GUÉRISON INTÉRIEURE PAR...  
Collette Portelance (Du Cram)
- 10 LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2009  
Collectif (Larousse)

## JEUNESSE

- 1 LE JOURNAL D'AURÉLIE L'AFRANNE T. 5  
Indie Desjardins (Intouchables)
- 2 MERLIN T. 1: L'ÉCOLE DES DRUIDES  
Laurence Carrière (Réunis)
- 3 VISIONS T. 5: LA BROLOQUE DU DESTIN  
Linda Joy Singleton (ADA)
- 4 ARIELLE QUEEN T. 6: LE DOX-HUITÈME...  
Michel J. Lévesque (Intouchables)
- 5 FASCINATION  
Stephanie Meyer (Hachette)
- 6 LA GRANDE QUÊTE DE JACOB JOBIN T. 1  
Dominique Demers (Quebec Amérique)
- 7 LE CLUB DES DISEUSES... T. 1  
Dotti Enderle (ADA)
- 8 LE TALISMAN DE MEGAL T. 3  
Hervé Gagnon (Hurtubise HMH)
- 9 ASCLÉ T. 1: LA PROMESSE  
B. Marleau / S. Wilkins (Boomerang)
- 10 ZOOMBIRA T. 9: LA VICTOIRE DE...  
Richard Petit (Boomerang)

## ANGLOPHONE

- 1 TWILIGHT T. 4: BREAKING DAWN  
Stephanie Meyer (Little Brown & Company)
- 2 DOUBLE CROSS  
James Patterson (Vision)
- 3 CONFESSOR  
Terry Goodkind (Tor)
- 4 BOOK OF THE DEAD  
Patricia Cornwell (Berkley)
- 5 EAT, PRAY, LOVE  
Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
- 6 PLAYING FOR PIZZA  
John Grisham (Dell)
- 7 DEVIL BONES  
Kathy Reichs (Scribner)
- 8 THE SNOWBALL: WARREN BUFFET...  
Alice Schrader (Bantam Books)
- 9 BONES TO ASHES  
Kathy Reichs (Pocket Books)
- 10 LIFE WITH MY SISTER MADONNA  
Christopher Ciccone (Simon & Schuster)

IDÉES LECTURE  
POUR TOUS LES GOÛTS !

Consultez  
notre **circulaire**

## LITTÉRATURE

## Un faux Canadien bien tranquille



LOUIS HAMELIN

La CIA est comme Dieu. On y croit, ou pas. Et si on y croit, alors elle est comme Lui: partout. Comme tout croyant qui se respecte, vous connaîtrez des épiphanies, aurez des révélations, comme quand ce sergent à la retraite de la Sûreté du Québec vous confiera avoir fait des «piges» pour la vénérable Agence dans les années 70. La CIA était alors bien présente à Montréal, où elle ne se contentait pas de financer les expériences déshumanisantes des respectés chercheurs de l'université McGill, mais avait ses hommes à elle sur le terrain: agents, informateurs, infiltrateurs, sortant les filles du coin dans des voitures au coffre lesté d'armes, de dynamite et d'autres petits encas. Oui, compte tenu de l'importance stratégique de la voie navigable du Saint-Laurent, la Compagnie entretenait chez nous sa propre équipe du tonnerre, et au Vietnam aussi, de ça vous ne doutez pas.

Vous êtes un croyant et vous vous posez des questions, comme quand on vous dit que ces James Bond modernes ont découvert la rectitude politique et se retiennent désormais d'éliminer les généraux, et que toute surveillance s'effectue maintenant de loin et de haut, l'Agence étant devenue cet œil satellitaire en compétition avec Dieu, et puis que, à Langley, en banlieue de Washington, on a de la misère à trouver de bons traducteurs de l'arabe à l'anglais, d'où la vilaine trajectoire suivie par certains avions de ligne, explication qui vous arrache, à vous, croyant, des ricanements incrédules, car vous n'aimez pas être pris pour une valise, même à double fond.

Vous êtes donc un croyant et Robert Littell, le père de Jonathan, est un archidiacre de votre congrégation, au

milieu. Car ce qui est le plus impressionnant dans *Arbre de fumée*, c'est peut-être moins la totale efficacité des dialogues, la richesse et la minutie des descriptions, la vie intense des personnages et celle, grouillante et souterraine, de cette jungle infestée de moustiques, de communistes et de boas constrictors, que, tout simplement, le climat dans lequel baigne le roman, ce subtil mélange de brutalité et de finesse psychologique qui fait qu'on en arrive à se dire que, oui, voilà bien quelqu'un qui a senti l'eau chaude et qui connaît la marmite.

**Arbre de fumée est le plus grand roman d'un Américain sur la guerre du Vietnam que j'ai lu**

Denis Johnson. J'ai déjà parlé en 2007 de cet écrivain-culte (un horrible cliché, je sais), de ce rescapé de l'enfer des drogues sauvé par la plume, devenu un auteur reclus (autre horrible cliché, je sais, je sais) tout ce qu'il y a de respectable. En français venait alors de paraître *Rêves de train*, une fable bien américaine, mais d'une brièveté inaccoutumée dans cette littérature, écrite à fond de train. Dans cette chronique, je mentionnais au passage quelques éléments biographiques, dont une enfance à Manille et un père qui, avançant, «traficait dans les services secrets».

## Un grand livre

Après avoir lu *Arbre de fumée*, je suis prêt à parier mon meilleur t-shirt que fisson a eu accès aux archives paternelles... pour ne rien dire de toute une litanie d'aperçus, d'allusions et d'anecdotes à l'heure du souper, d'un genre qui, à force de composer l'atmosphère d'une enfance, se transforme un jour en mythologie fa-

miliale. Car ce qui est le plus impressionnant dans *Arbre de fumée*, c'est peut-être moins la totale efficacité des dialogues, la richesse et la minutie des descriptions, la vie intense des personnages et celle, grouillante et souterraine, de cette jungle infestée de moustiques, de communistes et de boas constrictors, que, tout simplement, le climat dans lequel baigne le roman, ce subtil mélange de brutalité et de finesse psychologique qui fait qu'on en arrive à se dire que, oui, voilà bien quelqu'un qui a senti l'eau chaude et qui connaît la marmite.

Les romans de la guerre du Vietnam ont été éclipsés, de manière décisive il me semble, par les grands films qu'ils ont inspirés, ou non, et qui les ont rejetés dans l'ombre. Nommez vite un roman États-Unien dont l'action se déroule au Vietnam. Ce sont les chefs-d'œuvre du grand écran qui se présentent aussitôt à l'esprit: *Apocalypse Now* et *The Deer Hunter* en tout premier lieu, tournés par deux Italo-Américains plus familiers de l'Enfer de Dante que de la fournaise est-

asiatique. D'un point de vue littéraire, la guerre du Vietnam est le premier conflit post-hemingwayen. Celui qui voit l'incontournable puissance de l'image supplanter définitivement les dépêches du reporter. Et parmi toutes les influences parfaitement assumées dont Johnson a fait son miel d'abeilles tueuses figurent bien entendu le chasseur de chevreuils promu assassin légal et le colonel déjanté qui, après avoir atteint la zone où l'écrit et folie se confondent, joue sa propre partie. Mais aussi l'Américain bien tranquille de Graham Greene et *Les Nus et les Morts* de Mailer, dont *Arbre de fumée*, soixante ans plus tard, est le calque fascinant. L'idée, encore possible en 1945, d'une guerre un tant soit peu juste contre l'Autre, contre «l'homme jaune», sombre ici au milieu des vapeurs psychotropes et des calculs cyniques de la guerre idéologique. Honnêtement, *Arbre de fumée* est le plus grand roman d'un Américain sur la guerre du Vietnam que j'ai lu. Un véritable tour de force, qui m'a laissé plusieurs fois songeur, la bouche ouverte au-dessus de la page.

Le lecteur canadien y trouvera en prime quelques édifiants clins d'œil décochés à sa chère patrie de l'humitarisme béat. La fameuse «bonne réputation» du Canada à l'étranger est presque aussi utile pour les entreprises impériales que le passeport canadien lui-même, le préféré des gars du Mossad. Exemple: vous voulez planter votre espion, héros de roman au demeurant, dans la jungle sud-vietnamienne pour éventuellement favoriser une opération d'infiltration vers le nord et d'intoxication de l'ennemi? Pas de problème. Vous créez une fondation canadienne, rebaptisez votre homme William Bénét (je n'invente rien; quant à Johnson, il n'invente pas tout) et l'envoyez traduire d'obscurs textes dans une villa au cœur de la jungle. Au train où vont les choses, l'essentiel de la politique étrangère canadienne tiendra peut-être bientôt dans ce rôle de «benêt» qui fait semblant de bien faire tandis que dans son dos de sépulchre blanchi se passent les vraies affaires. La présence canadienne dans le roman de Johnson ne va d'ailleurs pas sans quiproquos: «Voulez-vous parler français, proposa-t-il? — Oh non, nous ne faisons pas ça au Manitoba. Nous ne sommes pas ce genre de Canadiens. Êtes-vous réellement une sorte de linguiste?»

Et parlant de linguistique, quand, dans cette chronique, il est question de traduction, le malheureux travailleur textuel se prend plus souvent le pot que la fleur dans les dents. La traduction idéale ne doit pas plus se sentir que la sueur de l'écrivain. Une fois n'est pas coutume, et la belle ouvrage de monsieur Brice Mathieussent, pudiquement dédiée à la mémoire de Christian Bourgois, comme aussi sa capacité de travail m'ont, je dois le dire, beaucoup impressionné. Quant à *Arbre de fumée*, il a remporté le National Book Award en 2007.

hamelinlo@sympatico.ca

## ARBRE DE FUMÉE

Denis Johnson  
Traduit de l'américain par Brice Mathieussent  
Christian Bourgois éditeur  
Paris, 2008, 680 pages

## ROMAN FRANÇAIS

## La dernière trouvaille d'Amélie Nothomb

GUYLAINE MASSOUTRE

Dans ses beaux articles de 1968, portés par la révolution de Mai, Maurice Blanchot revenait sur «ce jeu insensé qu'est l'écriture». «Écrire, rappelait-il dans une lettre qu'on trouvera rééditée aux *Cahiers de la NRF. Écrits politiques 1953-1993* (Gallimard, 2008), libère peu à peu toutes les autres possibilités, une manière anonyme d'être en relation et de communiquer». Il ajoutait: «afin que cette écriture considérée dans son austérité énigmatique n'ait pas pour finalité le Livre [...], mais l'écriture que l'on pourrait envisager hors du discours, hors du langage».

Rapprocher une telle pensée générale sur l'écriture littéraire sied à l'inextinguible et inénarrable flot imaginaire d'Amélie Nothomb. Dans *Le Fait du prince*, qu'on aime la romancière depuis toujours ou pas du tout, elle est elle-même inchangée, drôle et insupportable, cocasse et brillante, semillante et légère. De ses qualités et défauts chacun fera le tri, quoique ce soit impossible. Tout comme tout ce qui brille n'est pas d'or, tel l'éclat du vermeil elle



prime en souveraine. Il y a bien quelque merveille dans cet objet de langage superficiel et facétieux, refusant les allées de la profondeur, giraducien et ionésien, hors catégorie sérieuse. Elle joue avec les mots, émet des pseudo-vérités sur des apparences, rivalise d'astuce avec les hyperboles et les envolées, dans la

veine surréelle belge, irréductible à toute autre.

Écrire? Rien de Blanchot, tiens. Et pourtant, avec ses histoires enfantines, ses parenthèses qui font un accroc à la dureté de la vie, elle jette sa griffe, son arnaque inoffensive, ses phrases perlées. Éternelle adolescente? C'est bien ce qu'on peut lui reprocher. Mais c'est pour cela qu'on l'aime, semant le trouble, trop mise en scène, si peu innocente, les yeux fermés.

Le privilège de faire rire n'est pas donné à tout le monde. Nothomb est une sorcière. Inutile de vous dire de quoi parle ce livre: de rien. De n'importe quoi. Cela n'a aucune importance. Une maladie atroce n'y est qu'un caprice de diva, et cela n'a pas plus de sens que l'intrigue générale. La fantaisie est imprenable. Alors quitte ou double?

Le fait du prince désigne, dans la langue, l'acte de pouvoir qui contraint à l'obéissance et désigne des mesures parfaitement arbitraires. Nothomb séduit et expédie comme un scandale. Mais sa tricherie n'a pas de violence et tire les fils dérisoires de sa comédie du côté de la beauté. Son langage in-soumis ne menace aucune principauté, mais il s'élève pourtant dans un éphémère ébranlement de ruse, un sursaut de hasard et une étincelle de liberté.

Collaboratrice du Devoir

## LE FAIT DU PRINCE

Amélie Nothomb  
Albin Michel  
Paris, 2008, 170 pages

## LA PETITE CHRONIQUE

## Égarements et accommodements

Je connais peu de romanciers actuels qui aient le pouvoir d'envoûtement de Jean-Paul Dubois. Ses livres, je les ai tous lus. Si *Une vie française*, prix Femina 2004, me semble le plus attachant de ses romans, le plus abouti, aucun ne m'a laissé indifférent.

Dubois possède l'art de séduire. Pour commencer, il y a le ton, inimitable. On se sent d'entrée dans un monde qui nous retient. Il y a très peu de «littérature» chez lui. Il use des mots avec intelligence, cherche rarement l'effet. Mais l'aurais-je pratiqué avec tellement d'assiduité s'il n'y avait que la petite musique? Pas sûr.

J'avancerais que chez Dubois on trouve, et c'est ce qui compte, une blessure. Pour ma part, j'ai toujours cru avec Canetti «qu'un écrivain qui n'a pas une plaie béante n'en est pas un».

Les *Accommodements raisonnables*, titre à mon sens discutabile, raconte les aventures hollywoodiennes de Paul Stern. Engagé à titre de *script doctor*, il laisse à Toulouse sa femme en pleine dépression. L'indifférence s'est installée dans le couple. Le travail qu'on lui demande n'a rien de stimulant, le scénario à peine esquissé d'un film de second ordre pourrait même le rebuter. Entre dans sa vie Selma, femme dont on peut dire qu'elle est «libérée» à condition qu'on fasse l'impasse sur sa dépendance aux drogues dures. Curieusement, Selma lui apparaît comme une réincar-

nation d'Anna, l'épouse abandonnée dans la ville rose. Histoire d'amour? De fascination plutôt, tamisée d'échanges torrides. «Un jour je t'aimerai», lui dit l'Américain.

L'histoire se déroule parfois à Toulouse parfois à Hollywood. Comme souvent chez Dubois, il y est question de tondeuses, mais aussi d'un père qui se découvre sur le tard une vocation de viveur. Un personnage au langage vert et qui a pour l'époux de madame Bruni des qualificatifs virulents.

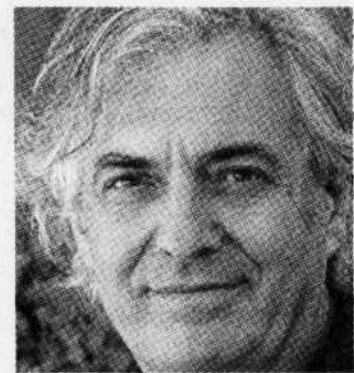
La connaissance qu'a Dubois de la vie américaine lui permet de recréer un Hollywood caricatural mais plausible. Walter Whitman, le producteur du film, a les excentricités que l'on imagine, Hollywood est décrite comme la nef de fous qu'elle est selon toute évidence.

Peut-être souhaiterions-nous que ce quartier de Los Angeles ne prenne pas pendant tant de pages toute la place dans l'esprit et surtout le corps du héros. Qu'il ait été chaviré par l'apparition dans sa vie d'une femme comme Selma, on le conçoit aisément. Mais la description des parties de jambes en l'air nuit à une intrigue amorcée avec fraîcheur. On finit par être las des descriptions convenues. Heureusement, Dubois n'oublie jamais très longtemps qu'il est un romancier au ton unique.

D'ailleurs, les dernières pages du roman, tout empreintes de douceur et si belles, laissent à supposer que la courte liaison du personnage n'a été qu'un intervalle dans un destin



GILLES ARCHAMBAULT



Jean-Paul Dubois

© LEE DONG

où tout est joué irrémédiablement.

Paul Stern croit-il vraiment qu'Anna redeviendra la compagne qu'elle a été naguère? Ne se doute-t-il pas qu'il retrouvera à courte échéance la femme dolente et absente qu'il a laissée, façon pour elle de vivre la déception d'un amour enfui?

Reste la présence à peine évoquée des petits-fils de Paul Stern. Le roman se termine par ces deux phrases: «Nous pouvions écouter le bruit de nos cœurs. J'entourai ces enfants de mon bras, et tous les trois nous avons fermé les yeux.»

Comme quoi la magie, le charme font intrinsèquement partie de l'écriture de Jean-Paul Dubois.

Collaborateur du Devoir

## LES ACCOMMODEMENTS RAISONNABLES

Jean-Paul Dubois  
Éditions de l'Olivier  
Paris, 2008, 261 pages

**écosociété**

**OMAR AKTOUF**  
La stratégie de l'autruche  
Post-mondialisation, management et rationalité économique

En ces temps de crise financière, *La stratégie de l'autruche* est un ouvrage incontournable pour comprendre ce qui arrive à notre économie financiarisée à outrance. Un des premiers livres à mettre en lumière les dangers du capitalisme financier.

**Nouvelle préface de l'auteur**  
3<sup>e</sup> tirage après 5000 exemplaires vendus au Québec.

Il y a quelque chose de réconfortant à voir un professeur de management comme Omar Aktouf remettre en cause avec rigueur et verve les lieux communs de cette «politique de l'autruche» qui repose sur une fuite en avant sans âme ni même intelligence.

Jean-Pierre Vidal, *Nuit Blanche*

[www.ecosociete.org](http://www.ecosociete.org)

**Pour l'amour de la chanson... et de la musique**

En librairie le 14 octobre

**Raymond Lévesque**  
Une vie d'ombre et de lumière

**Le piano**  
avec le grand duo de jazz

**Le kit complet de la guitare**

**Manon Legros** CD et DVD inclus

**Céline Arsenault**  
Revivez les moments phares de la vie publique et privée du compositeur de *Quand les hommes vivront d'amour*

La vie dans les livres depuis 50 ans  
LES ÉDITIONS DE L'HOMME  
Une compagnie de Québec et de Montréal

**Nouveauté**

**Slams de l'âme**  
de BEN (Bernard Anton)  
Livre-CD, éditions l'Harmattan  
Spectacle-lancement  
Dimanche 19 octobre, 15h, Biggys, 1950 boul. Labelle/Rt 117 (Saint-Jérôme)  
Mercredi 22 octobre, 20h00, O Patro Vys, 356, av. Mont-Royal E., coin Saint-Denis (Montréal)  
Entrée: 10 \$

## LIVRES

## HISTOIRE

Entre la mystique et le droit :  
une histoire de la solidarité

GEORGES LEROUX

Le terme latin est d'abord juridique: il désigne des liens contractuels pour un ensemble de personnes (*in solidum*). Mais qui ne voit pas l'unité de signification très ancienne de la solidité et de la solidarité? Le corps solide se tient, il est compact et résiste à l'effritement, une idée qui n'a cessé d'inspirer les penseurs de la solidarité, en particulier les penseurs français du dix-neuvième siècle, tous désireux de donner aux idéaux révolutionnaires de la fraternité un contenu qui ne les replie pas sur la morale chrétienne de la charité. Dans un livre d'une grande richesse, Marie-Claude Blais nous donne accès à l'histoire d'une idée qui traverse autant les efforts des législateurs (on parlera d'impôts de solidarité) que les idéaux de justice sociale des philosophes. Peu de concepts ont une histoire aussi inspirante et aussi sédimentée, chaque génération s'attendant à la tâche de repenser le lien social pour contrer l'individualisme. Parce que la solidarité est un idéal, elle déborde dans les marges de toutes les doctrines de la justice distributive, et on ne s'étonne pas de la retrouver sous la plume lyrique, voire mystique, de penseurs comme Pierre Leroux.

Le livre se présente comme l'histoire d'une idée, et non pas comme l'histoire d'un terme ou d'un slogan. Consacrée valeur universelle par le projet de Constitution pour l'Europe, avec la dignité humaine, la liberté et l'égalité, la solidarité apparaît comme l'expression moderne de la fraternité; mais notre époque y voit la forme contemporaine du lien social,

au sein d'un monde marqué par l'individualisme libéral et le règne des droits. Marie-Claude Blais place au point de départ de son enquête le livre, en son temps célèbre, de Léon Bourgeois, intitulé simplement *Solidarité* (1896), mais l'histoire de l'idée se déploie dans une longue préparation, où nous retrouvons plusieurs penseurs occupés à trouver une troisième voie entre l'individualisme et le socialisme. C'est ainsi que se constitue la doctrine du solidarisme, qui inspire plusieurs mouvements sociaux et associations volontaires. L'importance de Léon Bourgeois est donc plutôt symbolique: avec lui le concept est consacré, certes, mais ses prédécesseurs, quand on relit l'histoire de leurs efforts pour nourrir un idéal de justice sociale en ayant recours à l'obligation de soutien et de partage, ont largement contribué à son succès.

De Pierre Leroux  
à Emile Durkheim

Parmi eux, comment ne pas retenir Pierre Leroux qui, plus que bien d'autres que l'auteur passe ici en revue, a nourri le rêve d'une société solidaire fondée sur un droit égalitaire? Revenant sur des pages très inspirées de George Sand (*Histoire de ma vie*, 1854-1855), une proche amie de Pierre Leroux, Marie-Claude Blais montre que l'expression de la solidarité se fonde sur le sentiment de

sympathie: c'est en effet sur ce sentiment que Pierre Leroux entend fonder cette nouvelle «religion de la vie», dont il partage le projet avec son complice Constantin Pecqueur. On ne peut pas lire cette histoire sans mesurer ensuite la profonde érosion de ces idéaux de mutualité dans des sociétés, où la seule évocation d'une espérance mutualiste paraît une forme de naïveté. Pourtant, on pensait fortement et densément dans ces années où, comme Victor Hugo exilé à Jersey, Leroux, un ouvrier typographe propulsé dans la vie politique par la révolution de 1848, a le feu et le courage pour affronter l'individualisme qui montre alors ses premiers triomphes. On peut lui reprocher ses enthousiasmes métaphysiques, voire mystiques, et rappeler que c'est surtout Pecqueur qui contribua à une économie politique fondée sur les principes de solidarité; il n'empêche que l'œuvre de Pierre Leroux se trouve au fondement de toute la doctrine qui suivra.

La période suivante, 1850-1896, marque en effet le passage de ces idéaux enthousiastes aux formulations juridiques et politiques de l'idéal de solidarité. Marie-Claude Blais en recense les étapes essentielles dans un chapitre où nous retrouvons la grande figure de Charles Renouvier, qui contribue notamment à introduire cet idéal dans les projets de l'éducation nationale. Nous croisons égale-

ment Alfred Fouillée et Henri Marion, inspirateurs immédiats de Léon Bourgeois. Plus tard, ce seront des penseurs comme Charles Gide qui voudront en faire un programme économique. Cette histoire ne serait pas complète sans un retour sur la riche pensée de Durkheim, qui introduit l'idée d'une tension entre le droit et la morale, le droit étant l'opérateur de la solidarité au sein d'une société déjà unifiée par le sentiment moral. Le livre se termine sur l'affaire Dreyfus, et son importance cruciale dans la critique de la solidarité sociale: l'affaire mit le concept à rude épreuve. On lira enfin avec beaucoup d'intérêt les pages de conclusion de ce livre passionnant, celles qui concernent le temps présent: si l'idéal de solidarité redevient mystique au regard de toutes les doctrines «lucides» des droits, ce n'est certes pas parce qu'il a cessé de porter l'espoir d'une société juste mais plutôt parce que l'énigme du lien social, en contexte d'effritement des appartenances traditionnelles, n'a pas encore trouvé sa traduction politique. En relire l'histoire est une des meilleures façons de s'en persuader, et ce livre magnifique nous en donne la possibilité.

Collaborateur du Devoir

## LA SOLIDARITÉ

## HISTOIRE D'UNE IDÉE

Marie-Claude Blais  
Gallimard, «Bibliothèque des idées»  
Paris, 2008, 347 pages

## HISTOIRE

Mount Murray : vie et mort d'une seigneurie  
sous le Régime anglais

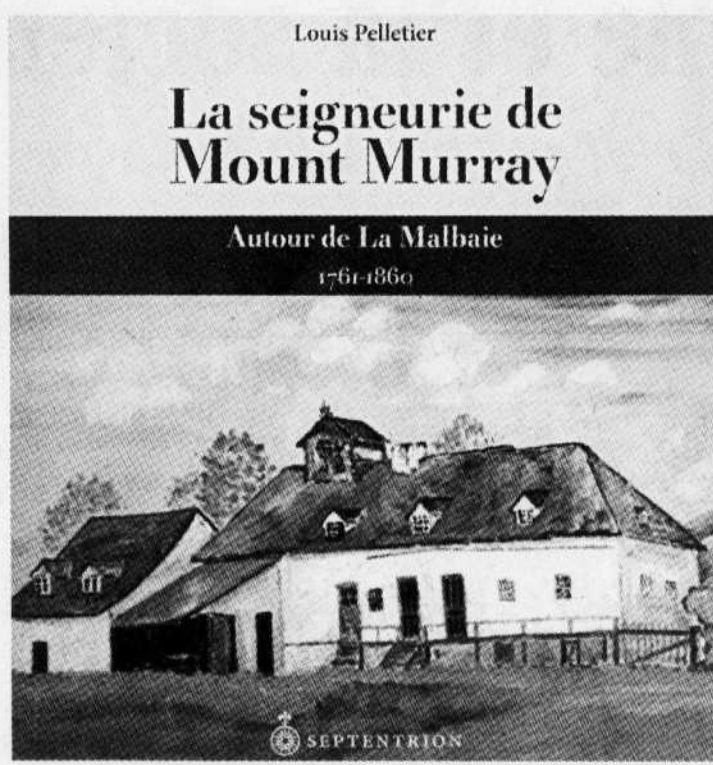
PAUL BENNETT

Les amoureux de Charlevoix accueilleront avec plaisir la publication d'un nouvel ouvrage qui apporte un éclairage en bonne partie inédit sur l'histoire encore mal connue de cette région. Il s'agit de la première monographie de la seigneurie de Mount Murray (jumelle de celle de Murray Bay) qui, sous le Régime anglais, s'étendait de la rive est de la rivière Malbaie jusqu'à la rivière Noire (aujourd'hui Saint-Siméon). Dans son mot de présentation, l'historien Marcel Trudel fait remarquer que, si l'on a beaucoup écrit sur le système seigneurial, l'ouvrage de Louis Pelletier constitue la «première biographie exhaustive» d'une seigneurie, de son apparition jusqu'à l'abolition du système seigneurial en 1854.

L'auteur a en effet voulu reconstituer, presque au jour le jour, la naissance d'une communauté, le peuplement et le développement progressif d'un territoire qui n'était auparavant qu'un lieu de passage presque inhabité: la concession

en 1762 par le général Murray d'une seigneurie au lieutenant Malcolm Fraser, l'implantation des premières familles le long de la rivière Malbaie et du fleuve Saint-Laurent; la construction des premiers moulins à scie qui donneront peu à peu naissance à un important commerce du bois; le développement de la navigation sur le fleuve pour ravitailler les colons, puis la construction de goélettes et l'essor de la pêche; la lente et souvent laborieuse mise en chantier de routes, de ponts, de quais, d'écoles et d'églises qui permettront à cette communauté de se développer et d'essaimer le long du Saguenay jusqu'au lac Saint-Jean, avec la fondation en 1837 de la Société des 21.

L'ouvrage de M. Pelletier raconte toute cette épopée de façon méthodique, ne négligeant aucun document ni archives disponibles. On y apprend par exemple que le premier seigneur de Mount Murray, Malcolm Fraser, attendit presque 20 ans avant de concéder les premières terres sur sa seigneurie, le long de la rivière



Malbaie, préférant concentrer ses énergies sur la rive sud du Saint-Laurent, où il s'était vu aussi octroyer un bail sur la seigneurie de Rivière-du-Loup. Mount Murray accusa ainsi un

retard certain, qui fut long à combler, sur la seigneurie voisine, celle de Murray Bay (à l'ouest de la rivière Malbaie jusqu'aux Eboulements), dont le premier seigneur, John Nairne,

s'occupa très activement. Le premier «manoir» de Mount Murray, une petite maison en bois, ne fut d'ailleurs construit qu'en 1790.

On y apprend aussi que, même si le régime seigneurial fut aboli progressivement entre 1854 et 1860, au grand déplaisir de la plupart des seigneurs, les anciens censitaires de Mount Murray continuèrent pour la plupart à payer une rente annuelle fixée à 6% de la valeur de leur propriété à leur ancien seigneur, certains jusque dans les années... 1940! Après 1860, on continua par ailleurs de donner le nom de seigneurs aux propriétaires des anciennes seigneuries, même si ce n'était qu'à titre honorifique.

Dans le texte de préface, Francis H. Cabot, aujourd'hui propriétaire du manoir et de son domaine qui abrite un des plus beaux jardins du Québec, Les Quatre Vents, déplore qu'on ait bien peu écrit sur la vie sociale et économique de La Malbaie et des villages avoisinants pendant le siècle qui a suivi la Conquête. Cet ouvrage vient donc, selon lui, «combler cette lacune de façon

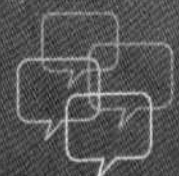
magistrale». Sans négliger la vie et l'apport des seigneurs qui se sont succédé à Mount Murray de 1762 à 1860, M. Pelletier met surtout l'accent sur la vie quotidienne des défricheurs, navigateurs, charpentiers, maîtres scieurs, boulangers, commerçants et instituteurs qui ont littéralement donné naissance à La Malbaie et à toute cette région aujourd'hui tant prisée des touristes.

Cet ouvrage est parfois d'une lecture aride, comme le veut le genre; mais sa rigueur et son luxe de détails en font un livre indispensable pour quiconque s'intéresse à la petite et à la grande histoire de Charlevoix.

Le Devoir

LA SEIGNEURIE  
DE MOUNT MURRAYAUTOUR DE LA MALBAIE,  
1761-1860Louis Pelletier  
Septentrion  
Sillery, 2008, 400 pagesPOURQUOI  
LA FRANCOPHONIE ?AFIN DE MIEUX COMPRENDRE LE PROCHAIN SOMMET  
DE LA FRANCOPHONIE QUI AURA LIEU À QUÉBEC  
DU 17 AU 19 OCTOBRE 2008

Voici un éventail de textes de spécialistes et de personnalités politiques de divers pays, qui ont à cœur la Francophonie et qui souhaitent que cette organisation joue un rôle plus important dans le monde. La forme qu'elle devra prendre ne fait cependant pas consensus. Les débats, dont rend compte ce livre, restent ouverts, mais le lecteur y trouvera amplement matière à réflexion.

Pourquoi  
la Francophonie ?COLLECTIF SOUS LA DIRECTION  
DE LOUISE BEAUDOIN ET STÉPHANE PAQUIN  
PRÉFACÉ PAR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA FRANCOPHONIE

Gérard BOULET, Bernard CASSIN, Jacques FRÉMONT, Michel GUILLOU, Katia HADDAD, Alain JUPPÉ, Pierre LAMPRON, Jean-François LIÉE, Bruno MALTAIS, Françoise MASSART-PIÉRARD, Jean-François PAYETTE, Christian PHILIP, Jean TABI MANGA, Catherine TASCIA et Aurélien YANNIC ont aussi collaboré à ce livre.

vib éditeur  
Une compagnie de Québecor Médiacollection  
prismeSous la direction  
d'Alain-G. GagnonD'UN RÉFÉRENDUM À L'AUTRE  
LE QUÉBEC FACE À SON DESTIND'UN RÉFÉRENDUM À L'AUTRE  
LE QUÉBEC FACE À SON DESTINISBN : 978-2-7637-8697-1  
222 pages • 24,95 \$ÉRIC BÉDARD, PIERRE F. CÔTÉ, BERNARD DESCÔTEAUX,  
GILLES DUCEPPE, CLAIRE DURAND, JOSEPH FACAL,  
ALAIN-G. GAGNON, GILLES GAGNÉ, JACQUES HÉRIVAULT,  
JACK JEDWAB, BERNARD LANDRY, SIMON LANGLOIS,  
JEAN-FRANÇOIS LISÉE, THOMAS MULCAIR, BENOÎT PELLETIERLES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL  
www.pulaval.com

SIRI HUSTVEDT

Élégie pour  
un Américain

«Constamment, les morts hantent les vivants, et le présent ne se définit qu'en tenant en ligne de compte le passé. Siri Hustvedt fait de cette idée une narration fragmentée où la voix masculine d'Enk domine la tonalité d'une gigantesque fresque romanesque, un incantatoire de cette rentrée.»

- Manon Guilbert, *Le Journal de Montréal*

«Élégie pour un Américain est un roman magnifique. Un roman lourd de sens, profond, riche et ambiguë. Enné aussi. Un roman que l'on porte en soi pendant tout le temps que dure sa lecture. Et après. Longtemps après.»

- Sonia Sarfati, *La Presse*

«C'est un livre admirable, exceptionnel. Extrêmement touchant, extrêmement intelligent. Qui nous oblige, nous habite longtemps.»

- Danielle Laurin, *Radio-Canada.ca*

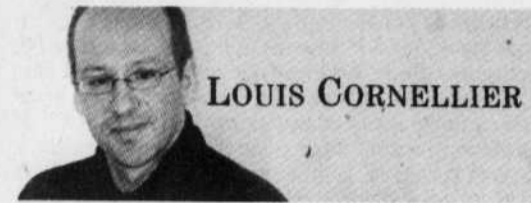
(514) 524-5558 lemec@lemec.com

ACTES SUD • LEMÉAC

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Pierre Falardeau: une job à faire



LOUIS CORNELLIER

**L**a Job aurait dû être un film de Pierre Falardeau. Faute d'avoir obtenu du financement des institutions canadiennes et québécoises décisionnelles en la matière, ce projet est donc devenu un scénario publié. «Je ne suis pas le plus grand cinéaste québécois», lance un Falardeau amer, mais j'ai quand même fait quelques films qui ne sont pas si mauvais. Je ne me suis jamais cassé la gueule et pourtant on s'acharne à m'empêcher de travailler.»

Inspiré par l'histoire de Marcel Talon, un voleur professionnel qui a tenté, avec des complices, de dévaliser la Bank of Montreal en creusant un tunnel, ce scénario joue sur un terrain déjà exploré dans *Le Dernier Tunnel*, un film récent d'Erik Canuel, qualifié de «pâte copie de film américain de série B» par Falardeau. Même source d'inspiration, donc, ce qui a nui au financement du projet, mais angle de traitement différent.

Falardeau, en effet, fidèle à lui-même, n'a pas voulu se satisfaire d'un bon thriller. Selon lui, il y avait «infiniment plus» dans l'histoire de Talon. «Il y avait, explique-t-il, une réflexion sur le crime organisé, le capitalisme d'État. Il y avait place pour un film, disons, plus philosophique sur le travail, l'argent, le crime. Un film sur la passion, l'intelligence, la création.»

La Job, dans cette perspective, aurait pu donner un film méditatif et saisissant. Un des experts de Téléfilm Canada, cité en annexes, y a plutôt vu, pour s'en désoler, un «refus de la dramatisation», alors

qu'un autre a conclu que la «réflexion [de Falardeau] demeure davantage portée par le discours que par un désir de mettre en œuvre des moyens qui sont propres à la fiction.»

Il est vrai que Falardeau, à sa manière, ne se contente pas de raconter une histoire et propose une vision du monde. On pourra d'ailleurs trouver cette dernière contestable. Affirmant vouloir «faire de La Job une ode au génie des hommes "en bottes de robbeur" chers à Bernard Gosselin, une célébration de la culture populaire québécoise», Falardeau donne vie à un personnage de délinquant anarchiste qui se croit redresseur de torts en perpétrant ses forfaits. «Crosser les crosseurs, jusse pour le fun, fait-il dire à Talon. Jusse... pour la beauté du geste.»

Or, même s'il affirme qu'«il n'y a ni bons, ni méchants, ni héros, ni salopards, ni winners, ni losers» dans son scénario, le cinéaste présente clairement une image complaisante de ce «petit groupe de voleurs de génie» qui méprise le crime organisé et le système capitaliste et qui se réjouit de voler des «Blokes». L'éditeur Pierre-Luc Bégin décrit même ces personnages comme «des Québécois ambitieux, refusant d'être nés pour un petit pain» parce qu'ils ont la grandeur d'âme de vouloir «être les plus grands voleurs de l'histoire.»

Falardeau, de même, fait dire à Talon que lui et ses hommes se comportent souvent «comme des chiens ensemble», mais il le présente aussi comme un bandit au cœur tendre qui aime sa femme «en tabarnak». Un des experts cités en annexes n'a pas tort, en ce sens, de conclure que, dans ce scénario, «le criminel est vu comme la victime d'un système d'exploitation capitaliste (assisté par le judiciaire et le législatif), mais aussi comme un travailleur et un résistant dont les actes, même condamnables, deviennent justifiés, sinon comme un héros». En élevant la délinquance géniale au rang de révolte politique, voire philosophique, Falardeau propose en effet une vision du monde éminemment contestable, même d'un point de vue de gauche.



Pierre Falardeau dans une ruelle près de chez lui, à Montréal

Cette réserve idéologique ne doit pourtant pas nous faire conclure à la non-pertinence de ce projet de film. Solide sur le plan narratif, ce scénario — c'est presque une évidence — aurait fort probablement donné un film de qualité aux accents tragiques. On

comprend mal, par exemple, le commentaire de cet expert qui déplore le «refus de la dramatisation» privilégié par Falardeau, tout en reconnaissant «que l'auteur semble vouloir aller à contre-courant d'un certain cinéma classique ou hollywoodien». Doit-on comprendre qu'il s'agirait là d'un défaut? C'est pourtant cet esprit qui fait la force des meilleurs films du cinéaste (*Octobre*, *Le Party*), c'est-à-dire ce choix éthique et esthétique de faire des fictions documentaires dont la charge tragique tient à un art de l'évocation à la fois sobre et intense, parfois écrasé, il est vrai, par un lourd discours idéologique surajouté.

Falardeau, quoi qu'on en pense, reste l'un des rares cinéastes québécois actuels à inscrire ouvertement son œuvre dans la grande tradition du cinéma québécois engagé des années 1960 et 1970. Se réclamant, ici, de Gilles Groulx et de Bernard Gosselin, il exprime son parti pris. «Pour moi», écrit-il, *La Job* est un objet assez curieux. Pas à la mode pour deux sous et même carrément à contre-courant, ce film n'est pas très jet-set, ni très branché. Ce n'est pas un «joli» film, pour parler comme René Homier-Roy, ni un produit d'exportation. On est à mille milles de toute cette culture internationale d'aéroport caractérisée par le chic de Ray Ban, de Louis Vuitton, de Chanel [sic] ou du Cirque du Soleil à Las Vegas.»

Falardeau a des tics qui peuvent irriter, mais il a surtout une vision originale, profondément attachée à l'histoire et à la psyché québécoises, dont notre cinéma serait fou de se priver. Pour des raisons qui apparaissent plutôt mauvaises, nous ne verrons pas *La Job* à l'écran. On pourra au moins lire, selon les termes du cinéaste, «le squelette d'une œuvre à venir».

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

**LA JOB**  
Pierre Falardeau  
Éditions du Québecois  
Québec, 2008, 204 pages

ENTREVUE

## Céline Lafontaine et la société post-mortelle

«À notre époque, il y a un tel vide anthropologique que la valeur suprême, c'est de rester en vie!»

ANTOINE ROBITAILLE

Québec — «À 83 ans, je suis trop jeune pour mourir, je veux vivre!», a clamé l'animatrice Jeannette Bertrand au *Téléjournal*. Elle relatait sa réaction à son diagnostic de cancer du sein. Celle qui a longtemps été mariée à un Lajeunesse (ça ne s'invente pas) a réclamé à ses médecins de «tout faire, tout!», pour la sauver. L'anecdote est tout à fait révélatrice des phénomènes que Céline Lafontaine met au jour dans son incroyable livre *La Société post-mortelle*.

Aujourd'hui, sans nous en rendre trop compte, nous sommes entrés dans la société «post-mortelle». Où la mort, après une «déconstruction biomédicale», a subi une «désymbolisation».

Est-ce à dire qu'on ne sera plus mortels ou qu'on ne mourra pas? Pas nécessairement. Céline Lafontaine est sociologue et non futurologue. C'est plutôt l'idée selon laquelle «on se conçoit comme potentiellement immortel» et évoluant dans un monde «où la mort n'est plus au fondement du lien social», soutient celle qui enseigne à l'Université de Montréal.

Il y a là une nouveauté historique. La mort est «devenue un problème à partir du moment où l'on a défini la mort comme un problème. Avant ça, la mort c'était le destin, c'était la volonté divine, c'était la nature, mais ce n'était pas un problème. On ne pensait pas contrôler la mort.»

Derrière la médecine anti-âge en forte croissance, «il y a cette idée que les vieillards d'aujourd'hui, ce sont des perdants face aux conquêtes scientifiques de demain. Parce que la médecine nous promet de pouvoir régénérer le corps». Depuis les années 60, on n'écrit plus, sur les actes de décès, qu'untel est «mort de vieillesse». La science nous a appris qu'il y avait une cause; ce qui revient implicitement à dire qu'un jour, celle-ci pourrait être surmontée. On a le projet secret, souvent inavoué, de tuer la mort. Et la vieillesse elle-même est perçue désormais comme une maladie.

De plus en plus, comme Céline Lafontaine l'écrit dans son livre, scientifiques et politiques se donnent comme projet de «faire reculer la mort, [d']agir sur ses causes, [d']en modifier les frontières, [de] contrôler l'ensemble de ses paramètres, [de] comprendre ses processus afin de prolonger le plus longtemps possible la vie».

mortelle jusqu'à leurs ultimes conséquences. Ils «militent» carrément pour l'immortalité. «Si ce discours existe et est entendu, c'est que les conditions de possibilité du discours sont là: l'individualisme radical, qui pense tout en fonction de l'autonomie, la médicalisation de l'existence.» Mais, insiste-t-elle, le miroir du transhumanisme est déformant puisque la réalité est «un peu plus complexe», dit-elle en employant un euphémisme.

La vie est devenue notre valeur suprême. «On n'a jamais vu une société faire ce choix. Dans la chrétienté, on meurt pour les autres. Chez les Grecs, on meurt pour la cité. La mort, elle s'inscrivait toujours dans la communauté. Alors qu'à notre époque, il y a un tel vide anthropologique: la valeur suprême, c'est de rester en vie!»

L'inscription de l'individualité dans un horizon qui le transcende semble avoir disparu. «Tout ce qui reste, c'est de poursuivre indéfiniment sa vie... manger des anti-oxydants en masse, faire du jogging, et se tenir en forme», dit-elle. Aller combattre pour la «liberté» devient totalement absurde. Même si elle se dit contre la guerre en Afghanistan, elle remarque à quel point chaque mort de soldat est vue comme un scandale. «On n'a jamais vu des gens pleurer des soldats de cette façon-là. Il est tout à fait normal qu'on pleure individuellement les morts, mais socialement, que ça devienne un traumatisme de société, cela nous révèle que la vie est devenue la valeur suprême.»

Les racines ne sont-elles pas très profondes, remontant aux débuts de la modernité? Elle est d'accord: il y a eu Concorcet qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, estimait qu'en améliorant les conditions de vie, on allait vivre plus vieux. «Mais ça s'inscrivait dans un modèle politique! insiste-t-elle. Aujourd'hui, le type de perfectibilité transhumaniste, c'est la négation même du projet des Lumières, qui était la perfectibilité par le social. Maintenant, il ne s'agit plus d'améliorer le monde, il ne s'agit plus de modifier biologiquement nous-mêmes!»



© LUDOVIC FREMAUX

Pour Céline Lafontaine, la mort est «devenue un problème à partir du moment où l'on a défini la mort comme un problème. Avant ça, la mort c'était le destin, c'était la volonté divine, c'était la nature, mais ce n'était pas un problème. On ne pensait pas contrôler la mort».

Tout aussi glissante est la notion cardinale actuelle de «dignité». Dans son acception traditionnelle, kantienne par exem-

ple, la dignité est consubstantielle à la condition humaine. «Ça ne se perd pas, la dignité. Or, lorsqu'on axe tout autour de la qualité de vie, on lie la notion de dignité à celle de la qualité de vie, elle-même liée à la performance.» D'où la tentation contemporaine d'exclure et de parquer les vieillards et les mourants, ces êtres «peu performants».

Ainsi, même si cela peut sembler paradoxal, «les gens qui militent pour l'euthanasie et pour le suicide assisté sont aussi ceux qui militent pour l'utilisation de toutes les sciences afin de prolonger la vie. Des deux côtés, il y a négation de la mortalité».

chine, Le Seuil, 2004). Or, souligne-t-elle ici, la vision cybernétique a beaucoup à voir avec la «déconstruction biomédicale de la mort» puisque la biologie moléculaire est fondée sur le modèle cybernétique. La mort est envisagée comme une forme d'entropie éventuellement surmontable. La notion de «mort cérébrale», où la fin est fixée non pas, comme avant, lors du dernier souffle ou lors du dernier battement de cœur, mais bien lors de la mise à «off» du cerveau, vu comme une machine pensante, est bien de notre époque. Elle est post-mortelle.

Le Devoir

**La vision cybernétique**  
Dans son précédent livre, Lafontaine s'était employée à décrypter la cybernétique et ses effets sur la pensée contemporaine (*L'Empire cybernétique: des machines à penser à la pensée ma-*

**LA SOCIÉTÉ POST-MORTELLE**  
Céline Lafontaine  
Le Seuil  
Paris, 2008, 242 pages



Académie des lettres du Québec

Le 26<sup>e</sup> Colloque des écrivains, sous le thème

« Les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation »

En partenariat avec Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Organisé par Lise Gauvin et Georges Leroux

LE VENDREDI 17 OCTOBRE 2007 DÈS 9H30

Auditorium de la Grande Bibliothèque 475 boulevard de Maisonneuve Est.

Conférence inaugurale :

JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉSIO

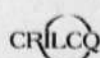
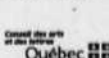
PARTICIPANTS :  
LISE BISSONNETTE  
PAUL CHAMBERLAND  
JOËL DES ROSIERS  
MADELEINE GAGNON  
VÉNUS KHOURY-GHATA  
DANY LAFERRIÈRE  
S.E. JEAN-DANIEL LAFOND  
MONIQUE LARUE  
GILLES PELLERIN

FILM :

La manière nègre ou Aimé Césaire, chemin faisant de Jean-Daniel Lafond

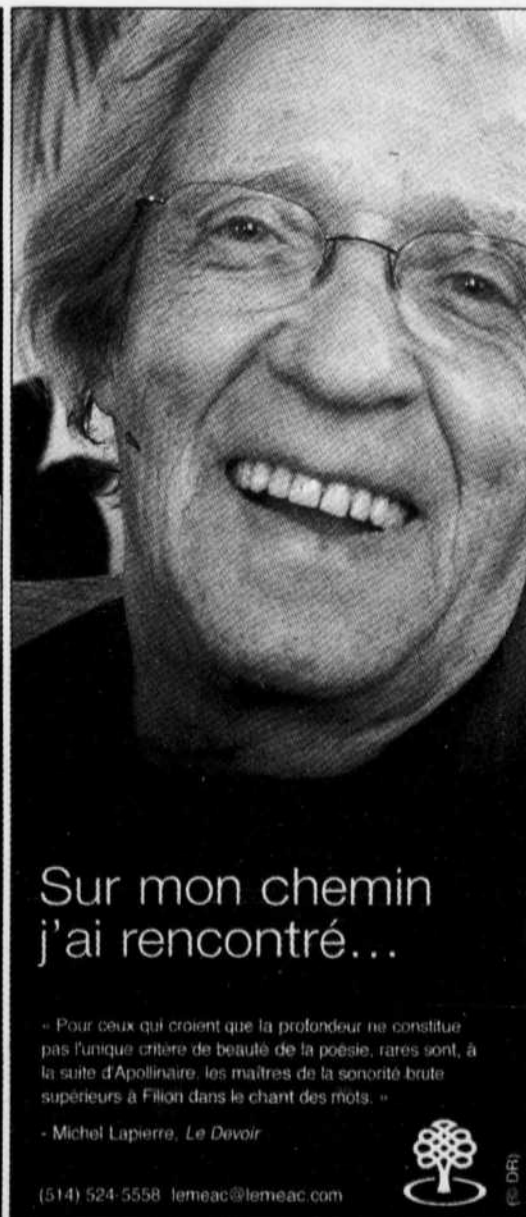
Entrée libre

Ce colloque est soutenu par le Conseil des Arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts de Montréal, le Conseil des arts du Canada et le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises



JEAN-PAUL FILION

LEMEAC



Sur mon chemin j'ai rencontré...

« Pour ceux qui croient que la profondeur ne constitue pas l'unique critère de beauté de la poésie, rares sont, à la suite d'Apollinaire, les maîtres de la sonorité brute supérieurs à Filion dans le chant des mots. »

Michel Lapiere, Le Devoir

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

